PETITE HISTOIRE DE

LA MEDECINE EN BEARN

ET DE QUELQUES-UNS

DE SES MEDECINS

Origines

La médecine en Béarn ne fut officiellement reconnue, dans sa spécificité béarnaise qu'au XXI^è siècle. Le seul règlement était celui du code Théodosien. Théodose II, empereur d'Orient, vers 435 après J.C. avait ordonné la compilation des constitutions et édits qui s'étaient accumulés depuis la création de Byzance, devenue Constantinople, avec l'empereur romain Constantin en 330.

Les règles de la médecine restent celles de la tradition hippocratique et de Galien. Aucun texte officiel ne nous fait connaître avec précision l'histoire de la médecine béarnaise du Moyen-Age. Seuls, quelques actes notariés nous donnent un aperçu de ce que pouvaient être les Medges (medicus, médecins) et les Barbers ou chirurgiens-barbiers. Il n'est pas certain que les deux professions, plus tard, fortement réglementées, seraient nettement séparées. La majorité d'entre eux semble avoir été des cagots.

Cagots ou Crestias

Qu'étaient exactement les Cagots ? Malgré de multiples recherches, il n'y a qu'une certitude : ils étaient exclus de la société rurale. Dans les églises, ils étaient séparés des fidèles, avaient leur porte étroite et basse, leur bénitier représentant souvent un visage à face écrasée, leurs bancs au fond de la nef. Pour la société civile, ils ne pouvaient posséder de terres, ne devaient pas souiller le sol par les pieds nus car la terre est noble. Les contrevenants étaient condamnés à avoir les pieds cloués à une semelle de bois. Ils se mariaient entre eux. Ces Cagots ou Crestias descendaient-ils des lépreux ou des Wisigoths ariens et honnis dont une tribu, les Goths, était installée depuis le Vè siècle dans le Sud-Ouest de la France et en Espagne. L'Europe catholique et romaine ne leur pardonnait pas leurs conversions à l'Arianisme minoritaire. Cagot serait-il étymologiquement Cau Goth ou chien de Goth, ou peut-être Gafi, lèpre, Gafo, lépreux. Nous sommes dans l'incertitude.

Le chasseur à la jambe de bois, mosaïque de Lescar

Cependant la présence à Lescar de la mosaïque du chasseur à la jambe de bois (XIIè siècle) montre, avec sa prothèse en V ou bifide inventée et issue de l'école de Cordoue avec son maître Moïse Maïsmonide, les liens existants avec les médecins juifs de culture arabe d'Andalousie.

Les Cagots étaient, peut-être, porteurs comme les juifs de ce relais médical d'une tradition et d'enseignement venu d'au-delà des Pyrénées grâce, toujours au conditionnel, à des liens tribaux et religieux fort anciens. Ceci n'est qu'une hypothèse.

Connaissances médicales et traditions empiriques

S'il n'existait pas au Moyen-Age d'école médicale en Béarn, il paraît probable que, recensés dans le dénombrement général des maisons de la vicomté du Béarn, des rôles de l'armée de Gaston Phoebus, les Medges et Barbers destinés à soigner les maladies, à panser plaies et blessures, à réduire les fractures devaient leurs connaissances à l'empirisme, l'expérience de traditions et d'enseignements familiaux. Le père formait le fils et le neveu selon une connaissance acquise et transmise oralement. Hippocrate, chef de l'école de Cos, Euryphon, son cousin de Cnide, tous deux issus de la dynastie des Asclépiades ne procédaient pas autrement. Les rebouteux béarnais ou basques actuels, si prisés du monde paysan, acquièrent leurs connaissances par tradition familiale.

Ecrivaient-ils? Les traditions et enseignements médicaux sumériens, égyptiens, grecoromains, sont ceux de l'écriture. Les traditions des Celtes et des Gaulois d'origine druidique sont orales.

Soins et contrats

Au temps des Sumériens, les médecins s'engageaient à donner leurs soins pour une maladie ou une opération déterminée par contrat garanti par le prince, les medges et barbers béarnais faisaient de même et passaient contrat devant notaire avec leurs patients. Si le malade ou l'opéré guérissait, il était tenu de verser une somme déterminée à l'avance : 100 sous-Morlaàs pour une plaie à la jambe, 24 florins d'or pour une blessure à la tête (contrats du XIVè siècle). En cas de mort de l'opéré ou de simple échec, le patient s'engageait pour lui-même ou pour ses héritiers par-devant notaire à ne pas poursuivre le praticien en justice. Les béarnais sont de tradition juridique et procédurière, s'en remettant à un tiers, juriste légal, pour résoudre leurs problèmes conformément à l'esprit gallo-romain des populations fortement romanisées.

Cinq mille ans de déontologie médicale

Les Sumériens étaient moins cléments. C'était la politique biblique avant la bible de « œil pour œil, dent pour dent ». En cas de succès, les émoluments étaient énormes, proportionnels au risque encouru par le médecin chirurgien sumérien il y a quatre mille ans et plus.

Tout était établi à l'avance par contrat, garanti par la loi sumérienne (Ur-Nammu, Hammourabi). L'attitude des Medges et Barbers béarnais du Moyen-Age était conforme aux us et coutumes médicales, à la déontologie d'un lointain passé bien antérieur aux lois et règlements des républiques contemporaines. Les règles de notre profession ont commencé à s'établir il y a plus de cinq millénaires avec des articles des codes d'Ur-Nammu (3è millénaire av. J.C.) d'Hammourabi (début II millénaire av J.C.), l'ordre de Maat, déesse égyptienne de la justice et de la vérité, il y a cinq mille ans au moins, par le serment d'Hippocrate (cinq cents ans avant l'ère chrétienne).

Fors de Béarn et des vallées

En 1551 l'exercice de la médecine en Béarn est officiellement réglementé par Henri II, roi de Béarn et Navarre sous la rubrique XVII intitulée « Rubrica deus medicus et ipoticaire » codifiant la profession et la déontologie. Henri II avait voulu encadrer, moderniser, compléter les « Fors du Béarn » du XII^è siècle et les « Fors des vallées » concernant les vallées d'Ossau, d'Oloron, de Barétous ainsi que les villes d'Oloron et de Morlaàs.

Les médecins béarnais avaient demandé et inspiré ces réformes. Jacques de Foix, évêque de Lescar, Pierre de Mailhos, abbé de Sauvelade, leur ont donné leur forme juridique. Le médecin est maître absolu de l'art médical. Il consulte, examine, visite, ordonne un traitement qu'il formule, codifie, tarifie.

L'apothicaire, sous domination médicale, comme le chirurgien barbier

L'apothicaire n'est qu'un simple exécutant, comme le chirurgien barbier qui ne peut agir qu'en présence du médecin. Le médecin lui-même ne peut vendre le moindre médicament. Cette faute entraînerait son bannissement du Béarn. Cependant, il doit s'assurer régulièrement de la qualité des produits détenus par l'apothicaire dont il peut ordonner la destruction, s'il le juge nécessaire.

L'apothicaire prête serment devant les jurats et magistrats, serment qu'il renouvellera chaque année, de préparer fidèlement formules et ordonnances sous l'œil vigilant du médecin. Jurats et médecins inspectent trois fois par an le contenu des boutiques d'apothicaires.

Contrevenants et sanctions

Les contrevenants aux règles seront punis à l'amende, parfois de fouets en public. Toute drogue délivrée selon l'ordonnance du médecin sera inscrite sur un registre et livrée uniquement à des personnes connues, responsables, au dessus de tout soupçon.

Par ailleurs, l'exercice illégal de la médecine par des empiriques est interdit. Le contrevenant est condamné à faire amende honorable « en chemise, la corde au cou, une torche de cire à la main » devant les portes des églises Saint-Martin, Notre-Dame et du Palais puis banni de la région pendant cinq ans.

L'agrément local du futur médecin

Il ne suffisait pas à un médecin d'être diplômé d'une faculté de médecine, il fallait aussi être admis par un jury béarnais composé de deux ou plusieurs médecins, des délégués des jurats de Pau, de magistrats dont le procureur du Roy. Le nombre des examinateurs n'était pas défini. Cette réception des nouveaux médecins était un événement mondain, très codifié, comme une thèse de doctorat actuelle.

Cérémonial de l'agrément

Elle réunissait parents, amis, collègues, confrères, personnalités diverses et curieux.

Ceci se passait dans la maison commune en la salle du conseil : « les seigneurs commissaires délégués par la cour, le procureur général, le substitut, le greffier principal, deux huissiers du parlement » sont reçus dans le grand vestibule par deux jurats en livrée, le troisième attend en haut du grand escalier. La cloche sonne, un garde annonce à haute voix le début de l'examen. Le candidat présente ses titres et parchemins divers. Les médecins examinateurs de la ville assis derrière une lourde table, bonnets en tête, recouverts de la toge, l'interrogent longuement en latin puis se retirent pour délibérer, reviennent et le doyen président proclame le sujet « habile et capable de professer, d'exercer la médecine ». Après un discours du délégué du parlement, le nouveau candidat admis à exercer jure « à Dieu de bien et fidèlement exercer la charge de médecin, de garder les fors et règlements, d'honorer ses anciens. »

Le candidat est alors déclaré apte à exercer la médecine. Le greffier enregistre les délibérations. IL ne reste plus qu'à féliciter le jeune médecin puis à escorter les personnalités jusqu'à la porte de l'hôtel de ville, après moult remerciements et congratulations.

Le soir, une fête plus intime réunissait confrères, parents et amis autour de bonnes bouteilles de Jurançon ou d'un moelleux Monein.

Ce système de contrôle de la validité du diplôme était dans le même esprit que celui des conseils départementaux de l'ordre des médecins actuels. Une différence majeure cependant : l'examen de compétences par les futurs concurrents du nouveau médecin déjà certifié par l'université risquait d'entraîner un arbitraire, un malthusianisme médical visant à éloigner des confrères dangereux par leurs compétences. Ce système durera jusqu'en 1789. Mais il engendra quelques erreurs, celle de refuser pour Pau le grand Théophile de Bordeu, un des plus importants médecins de son époque. Pau y perdit en compétence, Bordeu y gagna en gloire.

Académie, université, collège médical

L'origine universitaire des médecins béarnais était très variable : académie ou collège de médecine de Montpellier, le plus ancien de France, Bordeaux, Toulouse, exceptionnellement Paris. Certains venaient d'Angers, de Cahors, d'Avignon, de Valence. Cependant il existait une université en Béarn voulue par Marguerite de Navarre, une des femmes les plus cultivées de son temps. Elle désirait rejeter l'ignorance de son peuple. Cette académie ou ce collège universitaire n'avait pas de spécificité rigoureuse.

Jeanne d'Albret, fîlle de Marguerite de Navarre lui donne une vigoureuse impulsion, la déplace au gré de ses humeurs politiques, de Lescar à Orthez. Cette transhumance culturelle eut lieu une dizaine de fois en un demi siècle. Henri III de Navarre, Henri IV de France contribua aussi à son développement, à son prestige. Cette institution entachée de calvinisme devait être abolie par Louis XIII en 1620.

Ce collège se chargeait d'enseigner les sciences divines et humaines, de conférer les grades de bachelier, de licencié, de docteur ès art, sciences, droit, médecine et théologie. Il y eut des conférences médicales sur les travaux d'Hippocrate, de Gallien qu'il était recommandé de prendre pour modèles. D'autres travaux de médecine étaient aussi proposés, peu connus aujourd'hui tels Alexandre de Trailles, Tallien, Paul Arginite. L'histoire béarnaise a retenu quelques noms de ces professeurs médecins choisis par leurs pairs : Jacques Trouillard (1579) Pierre de Noguès (1600), Pierre de Pont (1613), Jacques de Cortade qui cumulait cours de médecine et de philosophie (1615).

L'incertitude règne sur le succès et l'efficacité pratique de cet enseignement, peut-être considéré comme un simple élément de culture générale plus que comme formation médicale majeure. On connaît cependant le nom d'un médecin ayant acquis ses grades à Pau sans savoir s'il avait les compétences médicales d'un bon praticien.

Médecin gagé

Tout comme au XIXè siècle et dans la première moitié du XXè siècle, la médecine hospitalière, réservée pour l'essentiel aux nécessiteux, possédait un corps particulier de médecins rémunérés par la ville, destinés à soigner les indigents. Ils avaient pour titres « médecins des pauvres », « médecins gagés », « médecins de la ville ».

Ils pratiquaient des soins gratuits auprès des indigents et avaient été le fruit d'une sélection attentive. C'était un poste convoité et envié avec émolument fixe. Prestige, assurance d'un salaire annuel, garantie de poste à vie, limitation des places attiraient les convoitises, les intrigues, les pressions auprès des personnalités influentes de la ville.

Les obstacles à franchir avant titularisation étaient nombreux : assentiments des médecins titulaires, des jurats de Pau, du parlement de Navarre et Béarn. Une fois titularisé, le médecin gagé devenait médecin de la ville et médecin de l'hôpital. Un des critères de choix était la religion. Un édit royal de 1686 interdisait de nommer un médecin de religion réformée.

Les béarnais étaient tolérants. L'édit fut très rarement appliqué ou pour des motifs autres que celui pour lequel il avait été créé.

Au début du XVIII^è siècle, le médecin gagé, titulaire à vie, n'avait pas d'assistant. S'il venait à mourir, un vide risquait de se produire. La population la plus nécessiteuse pouvait être privée de soins pendant un laps de temps difficile à prévoir. Les jurats et les parlementaires décidèrent de créer des postes de « médecin survivancier ».

Médecin survivancier

Il y eut désormais à Pau deux médecins gagés et deux médecins survivanciers. A la mort du médecin gagé, le médecin survivancier le plus âgé prend automatiquement sa place et son titre. Antoine de Bordeu, père du grand Théophile, fut médecin gagé à Pau en 1723. En fait, les médecins gagés restaient fidèles à leur poste leur vie durant. La plupart firent preuve d'un grand dévouement, d'une attitude particulièrement désintéressée et charitable vis-à-vis de leur clientèle la plus pauvre.

Cela a toujours été une mentalité propre à presque tous les membres du corps médical de tous les temps et de tous les lieux.

Rétablissement de l'université en 1723

En 1723, l'université paloise fut rétablie avec cours de droit civil et des arts. En 1777 ce fut une faculté de théologie. La médecine ne réintégra pas l'université paloise.

Il existait cependant un cours de biologie et botanique. Pour la botanique, le Béarn eut l'honneur d'avoir le fils d'un apothicaire de Lescar, le docteur Jean Prévost, médecin à Navarrenx, puis à Pau. L'enseignement de la botanique était donc une tradition béarnaise et paloise. La botanique était aussi la base de la thérapeutique, du matériel nécessaire aux apothicaires et autres pharmaciens. Il existait à Pau une tradition d'enseignement, aussi d'anatomie et de dissection professée par Jean Pierre de Bergerou puis quelques temps par Théophile de Bordeu, remplacés à partir de 1784 par Adema, chirurgien et obstétricien de valeur, malheureusement contré par la jalousie, les cabales de ses confrères inquiétés par sa compétence.

Après multiples procès et jugements favorables, Adema eut gain de cause. Théophile de Bordeu préféra émigrer à Paris, devenant un des plus grands médecins de son époque. Les cours de médecine sur l'organisme humain faisaient partie de la physique générale et restaient la base, l'initiation indispensable à l'obtention des grades nécessaires au doctorat en médecine, titre que décernaient d'autres universités à l'enseignement plus spécialisé et plus complet. Les jeunes béarnais, après cette propédeutique médicale devaient quitter Pau pour Montpellier, Toulouse, Bordeaux ou Paris comme d'autres villes de moindre intérêt déjà citées. La variabilité des compétences et des diplômes obligeait les provinces et les villes à une grande vigilance. L'installation des nouveaux médecins était donc soumise aux règlements des états et fors de Béarn. Théophile de Bordeu en fut victime.

La tradition monastique des médecins

Dans la continuité française et béarnaise depuis l'effondrement du monde et de la culture greco-romaine de la pratique médicale, il y eut plusieurs traditions, celle, par l'intermédiaire de Byzance et Constantinople, venue du monde islamo-juif, les savants juifs principalement de culture arabe traduisant et répandant les connaissances du monde antique.

Celle, locale, plus ou moins maintenue par les clercs dans les monastères d'expression plus orale et empirique qu'écrite. De cette origine monastique venait l'usage pour le médicus d'éviter tout acte sanglant réservé aux chirurgiens barbiers (en grec : travail de la main). Le médecin restait le décideur, l'esprit qui commande et dirige.

Les chirurgiens barbiers béarnais

La plupart des chirurgiens béarnais suivait un apprentissage de trois ans auprès d'un maître juré de la communauté des chirurgiens palois. Ils terminaient leurs études par un examen passé devant les maîtres jurés de la corporation des maîtres « ès-art de barberie chirurgie ». Quelques-uns avaient pu faire leurs études à l'école royale de chirurgie de Toulouse ou de Paris. Ils ne pouvaient exercer en Béarn qu'après cet examen local, conformément aux règlements issus des Fors de Béarn. Vers 1752, les chirurgiens béarnais s'intégreront dans la communauté des chirurgiens de France et s'évaderont de la tutelle des jurats et autres petits potentats locaux.

Ainsi commencera à se lézarder le règlement des états régissant l'exercice du corps de santé, médecine, chirurgiens, pharmaciens, sages-femmes, signé par Monseigneur de Grammont, gouverneur et lieutenant général du Béarn le 29 avril 1629. Ce corporatisme médical, cette organisation bien huilée avait son côté positif : la lutte contre l'incompétence, les médecines empiriques, les charlatans, rebouteux et autres sorciers. Son côté obscur était d'éviter la concurrence de jeunes médecins trop brillants comme Adema ou Bordeu.

Loi du 21 Germinal an XI: 1803-Réorganisation du corps de santé

L'ancienne réglementation vole en éclats avec la révolution française et la loi du 21 Germinal an XI. Elle libère le corps de santé d'une structure trop rigide, donne son indépendance aux pharmaciens, établit un tronc commun entre médecins et chirurgiens qu' avaient déjà franchi certains grands médecins comme Théophile de Bordeu qui pratiquait les deux disciplines. 1803 est la date de l'organisation de la société médicale contemporaine.

La tradition médicale béarnaise est à double face; celle logique issue d'Hippocrate, d'Euryphon, d'Empédocle, de Galien, de Moïse Maïmonide, et celle plus obscure de couches empiriques de traditions orales populaires celtes, gauloises, druidiques issue du fond des âges, de la période perdue ou non-écrite de l'histoire.

Sceau des chirurgiens, serpent et chêne

Un premier exemple nous est donné par le sceau de la communauté des chirurgiens palois, issu des recherches de mon ami le docteur Amédée Saupiquet, mon prédécesseur à l'Académie de Béarn, décédé en 1972, dans une communication du 17 mai 1945. Ce sceau représente un serpent enroulé autour du tronc d'un chêne.

Le serpent est symbole de pouvoir, espoir de salut, d'une manière plus obscure symbole phallique des divinités tectoniques, symbole de la vie qui se crée, du renouveau avec son changement de peau pendant la mue de l'été, symbole du combat du serpent Python (la vie) contre Apollon Phoebus (le soleil) combat éternel des dieux et de la vie, symbole serpent qui s'enroule d'un bâton chez notre maître Asclepios ou autour d'un faisceau dans sa représentation romaine d'Esculape. Le serpent s'enroule autour de l'arbre sacré des druides. C'est aussi le serpent du paradis perdu invitant à partager le fruit de la connaissance, de l'arbre du bien et du mal, arbre sacré « sacra quercus » gallo-romain, « arbola chantoa » euskarien, protecteur de nos Pyrénées, chêne de Guernica ou de Bulle, dieu Fagus de Mifaget, dieux végétaux du Béarn, de la Bigorre, du Comminges.

Le serpent, son venin, figurent aussi comme le gui dans maintes préparations pharmaceutiques à la fois facteur de vie et de mort.

Médecine et sorcellerie

D'autres croyances populaires imprégnaient les esprits béarnais : la maladie due à un maléfice, sort jeté à distance, confié à un intermédiaire animal ou objet. La logique médicale était alors, peut-être encore maintenant, combattue par une autre logique qui faisait appel aux rebouteux et sorciers dont il existait plusieurs types savamment décrits par mon remarquable ami Jean Jacques Cazaurang, le maître incontesté de la ruralité béarnaise.

Alougayres, fretadoux et broutches

Les alougayres remettaient en place les membres démis ou fracturés. Les fretadoux étaient les frotteurs-masseurs, pratiquaient l'imposition des mains. Les broutches, inquiétants sorciers et sorcières à la science médicale toute puissante, passaient des prières aux invocations, en utilisant aussi les plantes, les sacrifices d'animaux. On ne peut affirmer que ce stade primitif, prélogique de la santé ne soit toujours inscrit dans les mentalités collectives, l'inconscient même de ceux qui sembleraient les mieux armés par l'importance de leurs études et de leurs diplômes universitaires sombrant dans l'irrationnel, dédoublant ainsi leur personnalité ou voulant mettre tous les atouts dans leurs jeux, même les plus contradictoires.

Quelques

médecins

béarnais

Le Béarn est à l'origine de quelques médecins célèbres en leur temps. Trois méritent la reconnaissance béarnaise. Deux devraient passer dans l'histoire de la médecine mondiale. Un est déjà dans le dictionnaire populaire, l'autre est injustement oublié, odieusement volé jusque dans sa tombe.

Contrairement au Royaume de France, la noblesse béarnaise ne dédaignait pas d'accéder à la profession médicale. Ce n'était point déchoir. Dans la plupart des provinces de l'hexagone, seules étaient admises pour la noblesse les professions de verriers et d'armateurs. En Béarn, il y avait des dynasties médicales issues de l'aristocratie locale comme les Bordeu d'Izeste (vallée d'Ossau).

Les Bordeu

Le fondateur de la famille médicale était Théophile, le vieux ; il eut pour successeur son fils Antoine né à Izeste en 1695, médecin gagé à Pau, il ouvrit son cabinet dans une maison située sur l'emplacement de l'actuel 48 rue Maréchal Foch. Quels que soient les mérites de Théophile le grand-père, d'Antoine le père, de François de Bordeu, le frère d'abord installé à Gelos puis à l'hôpital militaire de Barèges, seul sera évoqué leur petit fils, fils et frère le grand Théophile de Bordeu, le voltaire de la médecine, qu'illumina de son esprit et de sa science le deuxième tiers du XVIII è siècle.

Dr Jean Prévost, le botaniste pyrénéen

D'autres médecins mériteraient un regard plus attentif comme le docteur Jean Prévost, fils d'un apothicaire de Lescar de l'université de Montpellier, médecin à Navarrenx puis à Pau. La recherche de traitements nouveaux l'amena à étudier les plantes et fleurs du Béarn, des Pyrénées devenant un des plus grands botanistes de son temps admiré par le Suédois Carl Von Linné (ce génial naturaliste suédois dont la nomenclature binominale fait toujours autorité).

Mais les descriptions en latin mâtiné de béarnais sont difficiles à transcrire dans les nomenclatures actuelles. Jean Prévost était le beau-frère du fameux mousquetaire Porthos, immortalisé par Alexandre Dumas père. Il existe un jardin médicinal modeste en l'honneur de Jean Prévost au bout du parc Beaumont.

Théophile de Bordeu (1722-1776)

Fils d'Antoine de Bordeu, médecin à Pau et d'Adrienne Touya de Jurque, il naît le 22 février 1722 à Izeste dans le château familial mi en bois, mi en pierre tel un aigle perché sur un promontoire rocheux dominant le gave, bondissant et surveillant la vallée d'Ossau.

La famille, avec quinze frères et sœurs, est fort nombreuse, de vieille noblesse béarnaise mais à l'escarcelle désespérément plate. Aristocrates certes, cultivés sûrement, poètes à leurs heures, les Bordeu étaient des humanistes de grand savoir, amoureux de leurs montagnes. Le jeune Théophile se mêlait aux jeunes paysans et bergers de son entourage, parcourant les Pyrénées, traversant les gaves, les immenses pâturages où vaches paisibles, moutons et chèvres folâtres, sous la surveillance discrète des gros patous pyrénéens et celle plus agressive des petits labrits, les uns chargés de ramener ordre et discipline, les autres, sous une apparence débonnaire, prêts à attaquer lynx, loups ou l'ours seul digne de leur combat. Les troupeaux que côtoyait Théophile faisaient provision d'herbes tendres en attendant les transhumances vers la plaine du Pont-Long que les ossalois, les hommes de l'ours possédaient de plein droit et qu'ils possèdent encore.

Le château de Fébus est construit sur leurs terres. Le Pal de Pau, de pallum pieu au propre ou au figuré, est le symbole de cette possession.

Hommage à la vallée d'Ossau, de Théophile de Bordeu

Un hommage rendu à la vallée d'Ossau écrit par Théophile de Bordeu est découvert par le chanoine Laborde; Pierre Caillau Lamicq, son ami de Bastard en donnent un aperçu dans ce que put être cette enfance montagnarde dont il garda la nostalgie, sa vie durant : « Poussez donc, petites brebis, sautez, petites chèvres, galopez, juments et vous, petites vaches, allez l'herbe cueillir. En liberté, vous pouvez vous promener à travers les vallées, à travers les parcs, à travers les montagnes béarnaises. Les ruisseaux pour vous fleurissent les prés, la douceur du soleil leur donne un aspect riant ». « C'est eux que je vais chanter : toi, jolie poulette, de quelques sourires honores mes chansons, des larmes et de douleurs se nourrit dans l'absence, de nos jeunes années, il te souvient encore, de ces folâtreries, de ces jeux innocents : les petits soufflets également sur mes joues, tu as fait tomber si souvent, quand je m'approchais, car de trop près me disais-tu, je te parlais, ne me firent jamais grand mal ; au contraire, petite cousine, ils me faisaient éprouver la douce chaleur de ta petite main. Tes yeux, quand il semblait que tu allais te fâcher tendrement me disaient : tu peux recommencer. »

Doctorat à Montpellier

Après des études chez les Barnabistes de Lescar, il part comme son père et son grand père suivre des cours de l'université de Montpellier dont les maîtres, très connus à l'époque, sont Chicoyneau, Haguenot, Frize pour l'enseignement théorique. Il excelle dans les exercices intellectuels mais sait que la médecine est aussi observation, contacts avec les malades. Il fréquente tous les jours les malades hospitalisés, se passionne pour l'anatomie et les dissections. Il crée même avec quelques amis carabins, pour remplir sa bourse toujours désespérément plate, des cours particuliers d'anatomie qui portent ombrage aux prosecteurs chargés de cet enseignement et une concurrence est toujours malvenue.

En 1743, pour son baccalauréat passé en trois ans, il présente une thèse sur la physiologie humaine et se verra en fin d'année, avec félicitations du jury, dispensé d'études pour l'obtention de la licence, décerné son grade de docteur. Il reçoit le bonnet rouge foncé, la ceinture dorée qui ceint la robe des gradés universitaires.

Installation à Pau : échec

A 21 ans, il décide de s'installer à Pau, rencontre l'hostilité de confrères inquiets de sa réputation et de ses compétences. « Pau exige courbettes, soins sans profits. On ne peut ni penser, ni faire, ni dire ce que l'on veut » confie-t-il dans une de ses multiples lettres. Il repart à Montpellier, ouvre un cours d'anatomie public, publie son ouvrage sur les eaux minérales des Pyrénées sous le titre de « Lettres à madame de Soberio » puis part à Paris pour étudier avec un grand maître chirurgien de l'époque Jean Louis Petit.

Le docteur Petit

Il commence par suivre les cours de Louelle, un chimiste qui fut le maître de Lavoisier. Il vit chez son riche cousin Jean de Brumont-Disse, faubourg Saint-Honoré de 1746 à 1747. Au printemps 1747, il réussit à se faire accepter par le chirurgien Jean Louis Petit qui vient de fêter ses 73 ans. Pour l'amadouer, car ce grand vieillard, pour l'époque, est gourmand, il demande à son père Antoine d'envoyer « 6 à 8 jambons dont la moitié vrai béarnais, l'autre moitié vrai basque feront l'affaire avec quelques cuisses d'oies confites, dûment cachetées, avec également quelques bonnes bouteilles de « Jurançon ». Le maître apprécie.

Malheureusement le pauvre docteur Petit est affligé d' «une femme qui a une fille, mère ellemême d'une jeune fille. Ce sont les femmes les plus maussades, pimbêches, bégueules, avares, inquiètes, enragées, les plus diablesses qu'il y ait... vous sortez de table mort de faim, n'osant même pas demander du pain vu les dévorantes œillades de ces harpies. »

En 1748, Théophile publie une nouvelle édition des « Lettres à madame de Soberio » sur le thermalisme pyrénéen, devient le médecin du duc et de la duchesse de Biron, remplace le docteur Médalou, un ami et cousin de son père de l'infirmerie royale de Versailles et à l'intendance des eaux de Barèges. Il commence la rédaction de son « journal de Barèges », termine son « mémoire sur les articulations des os de la face ». Louis XV nomme Théophile de Bordeu « régent d'anatomie, en la ville de Pau » où il retourne en novembre 1749.

Sir Alexander Taylor (1800-1879)

Si le docteur Alexander Taylor ne fut pas le seul médecin, partisan et promoteur du bon climat de Pau et du Béarn, il en est le plus connu. Pau ville anglaise lui doit sa réputation même si d'autres médecins britanniques ont préconisé la station climatique paloise. Prendre les eaux fut le leitmotiv des anglais du XIXè siècle avec la présence en Béarn des personnalités comme Baddington, sir Marrey, lady Ellis, le docteur James Johnson, le docteur James Clack. Snobisme aidant, la gentry anglaise ne tarit pas d'éloges sur la ville, son climat, la pureté des eaux de son gave, ses collines mauves, ses montagnes aux sommets de diamants. Bref, grand succès en partie dû à Taylor. Il est difficile de décrire sir Alexander Taylor, il était tout et son contraire, austère, froid, distant, cependant sensible, généreux, enthousiaste malgré son impassibilité.

Le 20 mai 1879 il meurt à Londres après avoir demandé à être enterré à Pau. Rapatrié, ses obsèques, le 31 mai 1879 furent un événement officiel qui reçut tous les honneurs qu'une administration républicaine est capable d'imaginer.

Alexander Taylor était né en Ecosse en 1800. Médecin de la légion auxiliaire britannique en Espagne à la suite des victoires de Wellington, il y contracte le typhus. Arrivé mourant à Pau en 1837, contre toute attente, il guérit. Il attribue sa guérison au bon climat, s'installe, étudie, observe, fait des statistiques sur la santé des habitants, leur espérance de vie, le peu d'épidémie locale, accumule de nombreuses notes et publie en Angleterre un livre à la fois médical et guide touristique « De l'influence curative du climat de Pau et des eaux minérales des Pyrénées » il ajoute des notices sur la géologie, la botanique, les antiquités locales, les établissements thermaux, les circuits touristiques, les courses en montagne. Une première édition en 1842 sera rééditée en 1856 puis en 1865 remportant un énorme succès littéraire. L'ouvrage sera traduit en français par le maître du barreau Patrick O'Quin. Il y aura plusieurs éditions en différentes langues. Installé 7 rue Préfecture, le docteur Taylor exerce la médecine à Pau sa vie durant.

Il faudrait pouvoir citer d'autres médecins béarnais : le professeur Depaul de Morlaàs, ami du professeur Duboué, le professeur Doléris de Lembeye, l'accoucheur des reines, le docteur Philippe Tissier, un précurseur de la médecine sportive, créateur des lendits scolaires.

Nous nous réserverons pour le plus méconnu et le plus grand d'entre eux, précurseur de Louis Pasteur dans le domaine de la rage, d'Alphonse Laveran pour le paludisme, de Karl Eberth et Fernand Vidal, pour la pathogénie de la typhoïde, génie méconnu des officiels.

Pierre-Henri Duboué (1834-1889)

Naissance à Saint-Castin, canton de Morlaàs le 15 juillet 1834. Etudes secondaires au lycée de Pau. En classe de philosophie, il remporte tous les prix. Le professeur Depaul de Morlaàs, professeur à la faculté de médecine de Paris et membre de l'Académie de médecine, le parraine. Duboué réussit brillamment l'internat des hospices de Paris. Le professeur Velpeau le pousse à choisir la carrière universitaire. Pierre-Henri ne rêve que du Béarn. Il s'installe à Pau au premier étage du 4 de la rue Serviez. Il fait plusieurs communications et écrit sur les fièvres paludéennes endémiques des Landes, préconise le drainage des marécages et des eaux stagnantes, une thérapeutique avec doses massives de quinine, puis il met en évidence les causes des épidémies de typhoïde par manque d'hygiène, contamination de l'eau potable par les matières fécales des égouts et infiltrations des nappes phréatiques. Surtout ce sera la découverte du processus nerveux par voie centripète et de la localisation au niveau du bulbe rachidien de l'agent pathogène de la rage. Avec son ami le docteur vétérinaire le docteur Galtier il met au point et préconise la vaccination antirabique sur l'animal n'osant jamais passer de l'expérimentation animale à l'homme.

Le docteur Pierre-Henri Duboué sera élu membre correspondant de l'Académie de médecine. Comme l'ont confirmé plusieurs médecins membres de l'Académie de médecine, le professeur Depaul, le professeur Peters et quelques autres, Louis Pasteur a volé à Pierre-Henri Duboué ses découvertes sur le processus pathogénique de la rage, la transmission du virus par voie nerveuse avec localisation au niveau du bulbe rachidien.

Amer, déçu de la lâcheté de la majorité de ses collègues de l'Académie de médecine qui, sachant la vérité, n'ont pas osé s'opposer au personnage officiel et médiatique qu'était alors Louis Pasteur, Pierre-Henri Duboué meurt d'un cancer de l'estomac le 5 septembre 1889 et repose dans le petit cimetière de Saint-Castin.

Il fut un authentique génie de la médecine, méconnu par l'histoire, brisé par son désir de rester dans son Béarn et son refus d'accepter la voie royale de l'université parisienne.

Ici se termine cette petite histoire de la médecine en Béarn, de ses médecins, des maladies et des malades, mais qui est surtout une histoire d'hommes.

Pierre Grimaldi

Sources principales

Docteur Henri Poque : Histoire de la médecine en Béarn 1932

Docteur Lucien Cornet (Académie de Béarn) : Travaux sur Théophile de Bordeu

Pierre Caillau-Lamicq (Académie de Béarn) : Hommage à la vallée d'Ossau de Théophile de Bordeu

Michel Fabre: Les rues de Pau

J.J. Cazaurang (Académie de Béarn) : La santé dans le Béarn Ancien

Docteur Amédée Saupiquet (Académie de Béarn) : La médecine à Pau et en Béarn

Docteur Amédée Saupiquet (Académie de Béarn) : La vie professionnelle d'un chirurgien béarnais au XVIIIè siècle

Docteur Amédée Saupiquet (Académie de Béarn) : Le sceau de la communauté des chirurgiens de Pau

Docteur Pierre Grimaldi (Académie de Béarn) : Histoire de la société médicale de Pau et du Béarn

Docteur Pierre Grimaldi (Académie de Béarn) : Le docteur Pierre-Henri Duboué, médecin palois.